

## 🕒 La libération des Hospices Civils de Rouen - M. Boulanger (séance du 22 septembre 1994)

### **Exposé sur la Libération des Hospices Civils de Rouen 30 août 1944**

Nous célébrons, cette année le cinquantième anniversaire de la Libération.

C'est l'occasion, d'abord, de saluer la mémoire de celui qui a donné son nom, le 2 février 1990, au pavillon qui nous accueille, après qu'il ait été porté, à l'Hôtel-Dieu, par le pavillon dit "de chirurgie et de maternité", depuis le 4 avril 1946.

Lien tissé – comme on l'a dit – entre le passé prestigieux des hôpitaux de Rouen et un avenir marqué par le dynamisme de leurs structures et la qualité de ceux et de celles qui sont à leur service.

Parmi les hommes qui ont formé l'élite rouennaise courageuse et patriote de cette époque, je pense au professeur Potez, Dessaint, Jouannot...et qui demeurent des exemples de devoir et d'abnégation, figure, en effet, un chirurgien éminent des Hospices : André DEROCQUE.

Né le 6 août 1898 à la Bouille, mort au Champ d'Honneur, le 13 juin 1940, à Corribert (Marne) – Capitaine d'artillerie ; Chevalier de la légion d'Honneur, en 1925 ; titulaire de la Croix de Guerre 1914-1918 ; André Derocque – qui sera avec son père, chirurgien de l'Hospice Général, puis de l'Hôtel-Dieu, deviendra Professeur suppléant à l'Ecole de Médecine et, à partir du 21 février 1932, chef de service.

Emile Hélot parle ainsi de son illustre confrère : "il ne sera pas oublié par ceux qui l'ont connu. Grand, droit, athlétique, très bien bâti, il retenait l'attention. Des yeux clairs, plutôt graves, une bouche grande, fine, bien dessinée, des cheveux châtain qui commençaient à se strier de gris. Son extraordinaire énergie s'inscrivait sur son visage et c'était, avec un sentiment très élevé du devoir, les traits dominants de son caractère. Il inspirait ainsi une confiance absolue. Il était gai à ses heures et plein d'humour...et beaucoup de douceur se tenait cachée : il aimait les enfants, les fleurs, les arbres, les paysages. Les malades de l'hôpital – qui sont bons juges le savaient leur ami".

Le "plus beau soldat de sa Division", aux dires de son général, a été frappé à mort, debout, à la tête de sa batterie par un éclat de bombe d'avion qui a traversé l'occipital. Fire-Champenois – où il a été inhumé – n'est pas si éloigné de Villeroy. Dans un même été radieux et dans la même campagne – à 26 ans de distance – André Derocque est mort comme Péguy, en héros.

Point de stratégie important par le fleuve qui la traverse, Rouen est, avec Sotteville (grand centre ferroviaire), une cité fort exposée. Le triage de Sotteville s'étire sur plus de cinq kilomètres et traite 4 000 wagons par jour. On comprend, dans ces conditions, que l'agglomération ait été une cible, surtout à la veille du débarquement de Normandie.

En réalité, les bombardements commenceront en juin 1941, pour se poursuivre en août et en septembre 1942, en mars et septembre 1943 ; puis ce sera janvier, avril, mai, juin, juillet et août 1944, avec ces dates, à jamais gravées dans la mémoire de Rouen : le 19 avril 1944 : "le prélude à l'apocalypse" et la "semaine rouge" du 30 mai au 5 juin 1944.

La ville recevra plus de 1 600 bombes dont 400, d'une tonne chacune, du 30 mai à la veille du "jour J".

L'Hôtel-Dieu et l'hôpital d'enfants de Bois-Guillaume, ayant été réquisitionnés par les Allemands, dès le 9 juin 1940, l'Hospice Général a dû recevoir toutes les victimes civiles de chaque bombardement qui

nécessitaient des soins d'urgence. On comptera un millier de blessés graves, au total, admis rue de Germont. Chaque bombardement entraînait le même cycle de faits : arrivée des blessés, arrivée des familles affolées qui recherchaient les leurs : "Étaient-ils blessés" ? "Étaient-ils encore enfouis sous les décombres" ? "Partis ailleurs" ? . "Tout le monde espérait", rappelait Sœur Charles, l'ancienne supérieure ; très tard, en effet, nous recevions écrit-elle ceux qu'on avait mis des heures à dégager. Ils respiraient encore, mais mouraient généralement assez vite, alors qu'aucune blessure n'expliquait leur mort... ; et puis, il y a eu ceux dont on n'a jamais retrouvé la trace!!...

Les victimes étaient, tout d'abord, reçues dans l'ancienne chapelle de la Communauté (côté rue de Germont) pour le relevé de leur identité et de leur inscription (formalité administrative incontournable alors !!...), puis, dirigées sur le centre de triage. C'était une grande salle d'une quarantaine de lits, située au rez de chaussée du bâtiment parallèle à la rue du Docteur Blanche. Là, des médecins, infirmières, élèves, novices religieuses, agents hospitaliers les prenaient en charge. Chacun était spécialisé. L'équipe médicale, avec à sa tête, le Docteur Stewart classait en première, deuxième, troisième urgences ; d'autres déshabillaient, inventoriaient, lavaient, préparaient aux interventions, refaisaient les lits, dès le départ en salle d'opérations ou en salle d'hospitalisation ; d'autres encore, recevaient les familles, ensevelissaient les morts, remettaient tout en ordre.

Cette organisation a permis de recevoir plus de 100 blessés en 24 heures, en 40 lits, occupés parfois 3 fois de suite, la visite médicale se faisant en continu. Les transferts en salle d'opération se faisaient en quatre directions et il avait fallu mettre sur pied, à défaut d'ascenseurs, une équipe de quatre porteurs qui avaient pour mission d'assurer le transport des malades à opérer, vers ces salles, situées, en général au 1er étage des bâtiments ; un des blocs opératoires était installé à l'office X au-dessus de la grande réserve de légumes (emplacement de l'actuelle chaufferie centrale). Autant dire que la force physique de ces hommes était, à la fois, nécessaire et fort appréciée. En fait, on opérât partout où cela se pouvait le mieux, suivant l'urgence des lésions, avec un décalage de fonctions phénoménales.

Le chirurgien travaillait sans aide la plupart du temps, mais malgré tout, dans un climat de tranquille et rapide efficacité.

Parmi les femmes de devoir, mentionnons les Religieuses de l'Hospice Général. La Congrégation Notre-Dame de Charité sera citée à l'ordre des Hôpitaux et à l'ordre de la ville de Rouen, en remerciement des dévoués et magnifiques services rendus pendant la période tragique de juin 1940.

Si les populations civiles rouennaises avaient la certitude d'avoir des femmes extraordinaires consacrant leurs forces et toute leur vie à soigner leurs malades et leurs blessés, plus loin, à mille mètres environ, à vol d'oiseau, les religieuses Augustines de l'Hôtel-Dieu, confinées dans le "Lazareth allemand" se dépensaient au devoir de charité qui est dû aux combattants, victimes de la guerre, même s'ils représentent l'ennemi tant abhorré. Ce fut d'autant plus méritoire que seul, l'occupant resta quasiment l'unique témoin de tant d'efforts et de courage physique et moral, notamment après l'opération "Jubilée" du 19 août 1942 à Dieppe. Il y a 26 ans qu'elles nous ont quittés !..."(le 1er octobre 1968)". Elles mériteraient mille fois que leur souvenir soit gravé dans la pierre !

Dans ces lieux de souffrance rouennais, la Maison d'Ernemont faisait figure de "transit" vers la liberté, puisque des évasions s'y opérèrent en 1940 et concernèrent des militaires anglais venus y passer leur convalescence, après leur sortie de l'Hospice Général. Mais les religieuses d'Ernemont qui avaient en charge, avant la guerre, les enfants hospitalisés sur le plateau, à Bois Guillaume, resteront surtout dans l'histoire, les anges gardiens de tous ces enfants dirigés en hâte sur la Bretagne, "naufragés de la désolation".

Enfin, au 1455ème jour de guerre la Libération tant espérée arrive !

Alors que sœur Marie-Gabrielle de la Congrégation Notre Dame de Charité était sur le point de mourir, on a, dans un silence général impressionnant, sifflé, ce soir-là, sous les murs de la communauté : "It's a long way to Tipperary". C'est que la fin du drame est très proche...A l'aube du jour de la Libération, le mercredi 30 août 1944, le danger plane partout.

"Quel mal pour rejoindre l'Hôpital" note une élève-infirmière. "Les allemands remontaient la Route de Neufchâtel. Il fallait tenter de descendre par les rues situées entre le Boulevard et la rue Saint-Hilaire...Mais j'étais, à chaque tentative, refoulée par les rares allemands (mitraillettes en mains) encore en ville. Arrivée à grand peine, rue de Germont, c'était pour y trouver dans la cour deux internes, mitraillettes aux bras, eux aussi. Quelle confusion !..."

Des combats de rue amèneront quelques blessés à l'Hospice. Au retour de l'inhumation de Sœur Marie-Gabrielle, on constate, ce 30 août, vers 15 heures, une effervescence inhabituelle dans la cour d'Honneur. Les ouvriers hissent dans une hâte fébrile, le drapeau tricolore, au fronton du portail. Quelle Marseillaise !! Et quelle émotion, dans cette "petite France"\* bouleversée par l'événement immense qui se produit alentour qui va "exploser" au cœur de la ville dans une joie indescriptible ! Instant de bonheur suprême, le premier soldat canadien apparaîtra à 16 heures 30 sur la place de l'Hôtel de Ville tout couvert de fleurs. Il venait de la rue de la République, effectuant exactement le trajet inverse de celui qu'avait suivi, le dimanche 9 juin 1940, le premier motocycliste allemand.

Une foule énorme lui fit ovation. Georges Lanfry allait faire hisser le gigantesque drapeau tricolore de la Libération tout au long de la flèche de la cathédrale mutilée. Image presque surréaliste !!...

## HOTEL-DIEU

Il faudra attendre plus de 15 mois pour que l'Hôtel-Dieu retourne à sa destination traditionnelle d'Hôpital civil. Pour le tout jeune CHR naissant, c'est enfin le "retour à l'unité". Le 5 décembre 1945, les services hospitaliers de Rouen retrouvent les 1 100 lits qui leur furent si cruellement défaut pendant la guerre. Une manifestation, haute en couleurs, se déroule à cette occasion à 10 heures, dans la cour d'Honneur de l'Hôtel-Dieu, en présence de personnalités françaises et alliées. Un détachement de militaires américains se tient à droite de la cour d'Honneur, face à un détachement français (le 3ème escadron du train). Sur les marches, se sont regroupées les Sœurs de la Communauté des Augustines, derrière la musique militaire américaine. Sur la pelouse centrale, près du mât où flotte la bannière étoilée, une vingtaine de chaises sont réservées aux autorités, parmi lesquelles on reconnaît :

- le Colonel commandant la 168ème formation sanitaire, entouré de quatre officiers;
- M. Roullier, Vice-Président de la Commission Administrative ;
- M Vasseur, Représentant du Préfet ;
- Mère Saint-Bernard, Prieure des Augustines, chevalier de la légion d'Honneur ;
- M. Bequet, Sous-Directeur des Hôpitaux de Rouen ;
- M. le Professeur Dévé ;
- M. le Docteur Jousseau, docteur de l'Ecole de Médecine ;
- M. le Docteur Stewart.

Aux fenêtres, à toutes les fenêtres jusqu'aux lucarnes, soldats américains, convalescents, religieuses, personnel hospitalier se penchent sur cette cour d'Honneur où va se dérouler une émouvante et très simple cérémonie. A la grille, la foule, curieuse, elle aussi, s'est massée, nombreuse.

L'heure des discours est arrivée. Le colonel Vaughan s'adressant à M. Roullier s'exprime en ces termes :

"M. le Maire, veuillez accepter cet hôpital pour vos concitoyens, mon vœu le plus cher est que jamais, il ne soit nécessaire que vous et les Rouennais aient à remettre le contrôle et l'utilisation de votre hôpital, ni à des amis, ni à des ennemis !!..."

L'allocution a été traduite en français, le drapeau étoilé est alors amené. La musique joue l'hymne américain. C'est au tour de M. Roullier, Vice-Président, de conclure :

"Ce petit coin de notre ville qui a chèrement payé sa rançon à la victoire commune va redevenir français".

L'orateur rappelle les jours difficiles vécus dans la pénurie à l'Hospice Général mais ajoute-t-il "Ce n'est qu'un mauvais souvenir qu'il faut oublier pour marcher résolument vers l'avenir". Il rend enfin hommage au Président Roosevelt et au Président Truman (Président depuis huit mois).

A cet instant, les trois couleurs sont hissées. La Marseillaise retentit, l'émotion gagne toute l'assistance, à la vue du "pauvre vieux drapeau" (sic) effiloché et troué qui monte au mât de la cour d'Honneur (on n'en avait pas trouvé d'autre !...)

" Il disait bien, cet emblème, sur le ciel gris de décembre, combien la partie avait souffert".

Il faut aussi se rappeler à quel point cet hôpital fut d'un grand secours pour nos libérateurs : plus de 15 000 militaires américains ont été soignés dans ses murs...

En quittant les lieux, la formation sanitaire américaine abandonnait matériels et médicaments, au rang desquels figurait la pénicilline (toute nouvelle pour nous...).

L'hôpital des enfants de Bois-Guillaume, occupé également par les Alliés (succédant aux Allemands) ne rouvrira que le 15 décembre 1947 – Au moment où l'ONU publie la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme...) – suspecte coïncidence !!!

## Conclusion

Les hospices – lieux de souffrance et de la misère des hommes – auront été, au plus haut point, durant la seconde guerre mondiale, le refuge d'hommes, de femmes et d'enfants en détresse, ou atteints dans leur chaire, au cours d'événements par deux fois redoutables, puisque la grande majorité des victimes était d'une région traditionnellement soumise aux invasions et désormais placée sur la route de la Libération du Territoire National. Le patriotisme et le courage du corps médical (médecins et internes) ont fait l'admiration de la population. Il en fut de même pour les agents hospitaliers qui n'hésitaient pas à se présenter rapidement en service dès l'alerte donnée, malgré les difficultés personnelles de chacun, le danger des routes, l'absence de moyen de communication. Les infirmières et les élèves, ne comptaient ni leur temps, ni leur peine ; le nombre important des blessés les obligeait souvent à passer la nuit à leur chevet après, déjà, de nombreuses heures d'efforts.

La générosité, l'oubli de soi, le dévouement que rien ne décourageait, étaient courants à tous les niveaux. Tous répondaient à l'immensité des besoins avec spontanéité et naturel. Quel "consensus" !

Au reste, l'ambiance d'entraide était extraordinaire, surtout depuis mai 1944. Pour beaucoup, la vie à l'Hospice Général aura été, durant cette période, quelque chose d'exaltant, d'exceptionnel, d'unique.

"J'ai été heureuse", me dira la Directrice de l'Ecole – Melle Clamageran – "d'avoir vécu ce temps dans ce "vase clos" qui était, il faut bien le dire, une protection".

On avait créé au milieu de la ville occupée par les Allemands, comme un cercle de famille, élargi en quelque sorte, mais retranché sur lui-même et secrétant sa propre sécurité !

Tout le monde se connaissait, se croisait dans les cours, les escaliers, les couloirs. Les discussions et les tiraillements de bord politique y seront moindres qu'au sein de bien des familles par le sang, divisées sur le chapitre essentiel des idées.

A tous ces hommes et toutes ces femmes dévoués, on reconnaissait des qualités de sagesse, d'action féconde et de continuité !

Je partagerais, volontiers, l'opinion de Monseigneur de la Serre lorsqu'il écrit : "dans ces années tragiques, où alternaient les journées mornes, les surprises et les catastrophes, le courage ne suffisait pas, ni l'improvisation. Il fallait que les âmes soient élevées sur le plan des vertus tenaces et profondes, celles qui exigent une vie intérieure, au-dessus des rivalités et de l'ingratitude".

Vraiment les hommes et les femmes qui ont servi les Hospices civils de Rouen – de 1939 à 1945 – et qui "avaient cette trempe", méritent notre infinie reconnaissance.

\*dont avait parlé le Docteur Née "...""petite France" etc.  
(Cf Page 49 de Livre)